

Hommage à Paolo Grassi¹

Giorgio Strehler

AVANT TOUT, l'histoire du Piccolo est l'histoire d'une amitié: celle de deux hommes qui se rencontrent un jour par hasard dans une ville européenne.

Ils firent ensemble un bout de chemin en parlant d'art et en rêvant de construire un théâtre. Ils le construisirent et le dirigèrent pendant plus de trente ans.

Ce fut une amitié difficile, ou même quelque chose de plus complexe: un lien fraternel entre deux êtres très différents, au caractère opposé, mais liés par une fidélité commune à certaines valeurs de la vie et du théâtre plus fortes que toutes les divergences.

Paolo Grassi était un homme secret, plein d'ombres et de lumières, que ses contradictions rendaient fascinant. Homme de la Méditerranée et de l'Europe centrale, il était à la fois un artiste impétueux et un impresario respectueux de l'ordre et des structures. Capable d'une générosité et d'une affection incomparables, il était fidèle à une idée de société plus juste et plus humaine, non corrompue et jacobine, tout en « manœuvrant », pour la noble cause, dans les marais de la politique quotidienne, inventant des tactiques, parfaitement à l'aise dans le jeu des politiciens sans trahir un seul instant sa vision de l'homme et d'un théâtre de poésie. Vilar disait vouloir un théâtre public « comme le gaz et l'électricité », Paolo Grassi disait vouloir un théâtre service public comme les chemins de fer. Moi – polémique mais d'accord sur le fond – je répétais que la poésie « service public » me faisait peur et que, quelque fois, le théâtre d'art et la poésie devaient se refuser pendant un certain temps pour mieux se donner plus tard. Paolo, au contraire, voulait que théâtre, spectacle et poésie soient quotidiens, sans interruption, chaque soir. Dans ce sens il était encore plus implacable que moi... et plus fou.

C'est comme ça que nous avons inventé ce petit théâtre et son nom. Pourquoi « piccolo » ? Parce qu'il était petit, disait Paolo. Parce que l'histoire, qui donne toujours du sens aux choses, donnait à l'attribut de notre petit cadre le sens d'une aventure de théâtre merveilleuse. Il nous liait au théâtre de Stanislavski, le Maly Teatr, ou Petit Théâtre de Moscou, celui de Tchekhov, dans lequel plus tard, avec une immense émotion, nous jouâmes l'une des premières éditions du *SERVITEUR DE DEUX MAÎTRES*.

Au milieu d'affrontements qui nous firent traverser des tempêtes difficiles sans qu'un seul instant notre lien extraordinaire soit altéré, nous portâmes à bout de bras notre « Piccolo ». Moi, je me chargeais de la scène, je m'enfermais dans le noir de la salle pendant des mois et des années pour répéter spectacle sur spectacle, oubliant le jour, le soleil et les saisons: et Paolo passait ses heures assis dans son bureau aux murs recouverts d'affiches de théâtre, de photo-souvenirs, une sorte de musée,



Giorgio Strehler et Paolo Grassi à Venise dans les années soixante. Photo D. R.

ou alors participait à la vie publique dans un tourbillon de réunions politiques, de soirées de bienfaisance, de conférences officielles, de voyages dans des trains inconfortables, parce que à l'époque il n'y avait pas beaucoup d'avions, et puis surtout parce qu'il fallait économiser... toujours économiser. Combien de fois Paolo démontra, crayon en main, au pauvre artiste inconscient que j'étais, car pour lui j'étais un « artiste », il n'avait aucun doute là-dessus, que les économies qu'il réalisait permettait d'acheter des costumes supplémentaires et de faire des décors plus beaux. Pour Paolo, tout était pour le spectacle, tout était pour le théâtre. Ceux qui ont connu cet homme extraordinaire avec sa manie de « l'ordre déréglé » et ses qualités artistiques, ont vraiment compris sa vraie nature. Souvent, pour les autres, il passait pour l'homme de l'organisation du théâtre, c'était vrai. Mais Paolo fut surtout un des derniers véritables impresarios de théâtre, cette espèce disparue, ces descendants des Schikaneder et des Medebach auxquels eurent affaire Mozart et Goldoni.

Sans lui, cette histoire du piccolo n'aurait pas vu le jour. Et aujourd'hui qu'il a disparu, certainement tué par la haine des puissants et par la fatigue d'un travail trop lourd, je suis heureux de l'évoquer ici. Il est juste et historiquement exemplaire de se souvenir de lui quand on parle de l'histoire du Piccolo. D'autres ont été près de nous pendant toutes ces années, nous témoignant une affection profonde et durable, comme Nina Vinchi, notre sœur pendant tant de temps, qui assumait toutes les fonctions d'une structure, consolait par ses efforts notre violente passion, ou Fiorenzo Carpi, qui sifflait les musiques d'accompagnement de mes spectacles quand nous n'avions pas de piano.

Mais un théâtre n'est-il pas toujours une histoire d'amour racontée chaque soir sous les feux de la rampe par des hommes à d'autres hommes ?

1. Texte paru dans le Dossier sur le Piccolo Teatro de Milan, in *Théâtre en Europe*, n° 4, octobre, 1984